

... parmi lesquelles se trouve un colonel; le nombre des blessés est de 90, y compris un général.

Les pertes des insurgés sont considérables.

Le gouvernement a ordonné une concentration générale des troupes.

Tout le royaume est déclaré en état de siège.

Des lettres de Wilna annoncent que, dans la nuit du 22 au 23 janvier, une bande nombreuse, venant de la Pologne, a essayé une attaque sur le cantonnement de Suracz. Le commandant de la compagnie, craignant d'être cerné, se replia sur Zabloudow. L'ordre règne, du reste, dans tous les environs.

Les nouvelles de Varsovie disent que le parti révolutionnaire avait destiné la nuit du 22 au 23 janvier à organiser une Saint-Barthélemy. Vers minuit, partout dans la province, les garnisons des villes ainsi que les détachements de troupes devaient être attaqués simultanément.

Des soldats ont été attaqués par surprise et étouffés dans leurs lits.

Les insurgés ont brûlé des villages énergiquement défendus par les soldats.

Partout les insurgés ont été repoussés avec de grandes pertes.

Nous empruntons maintenant, à des correspondances de sources différentes, ces divers extraits :

Varsovie. — Les arrestations des conscrits dans les rues, interrompues le 15, vers midi, ont de nouveau recommencé : la citadelle où on les conduit a été déclarée en état de siège et son accès est interdit.

Les parents des jeunes recrues qui veulent les voir, ont besoin d'une autorisation spéciale du général en chef.

Le Gouvernement s'est préparé à des combats sanglants; la troupe avait été pourvue de munitions; tous les préparatifs étaient faits pour bloquer la ville en cas d'insurrection.

Malgré l'activité de la police, des jeunes gens, en nombre considérable, ont réussi à s'assembler dans le village de Tarimioff, à une lieue de Varsovie, sans doute dans le but de se consulter sur les mesures à prendre.

Attaqués par la troupe ils ont tué quelques cosaques et ont perdu plusieurs de leurs; 50 ont été faits prisonniers et 200 ont réussi à se sauver.

Sortir de la ville est devenu presque impossible. Plusieurs sujets prussiens et étrangers, arrêtés dans les rues, ont été remis en liberté, quo'après trois jours de détention.

Le marquis Witkiewski est parti la nuit du 15 au 16 au chevet.

Lambert 25 janvier. — L'agitation dans le royaume de Pologne a été réprimée. Un soulèvement partiel a eu lieu. Les communications télégraphiques ont été coupées et les chemins de fer sont tombés en panne.

Une telle mesure excluirait logiquement nous n'avons pas besoin de le faire remarquer, les projets d'abdication que la Presse prête à l'un des Principautés.

Berlin 25 janvier. — A Varsovie, la garnison a été portée à quarante mille hommes. Des cartouches ont été distribuées aux soldats. La levée militaire a donné deux mille hommes.

Un certain nombre de conscrits ont pris la fuite; l'autorité a pris des otages dans leurs familles. Les étudiants et quelques hommes mariés ont refusé de s'associer aux projets de résistance.

Cinq prêtres ont été arrêtés pour distribution d'écrits révolutionnaires. Le marquis Wielopolski n'a pas quitté la ville.

Des rassemblements composés de réfractaires et d'autres individus ont été dispersés par les troupes près de Bonic. Un cordon militaire a été établi à Scrotzk. Les communications sont interceptées.

Il y a eu à Kalisch des visites domiciliaires et des arrestations.

A Posen, deux compagnies de cavalerie et une compagnie d'artillerie ont été

appelées sous les armes dans la nuit du 24.

Grèce.

La candidature du duc de Saxe-Cobourg n'a pas été accueillie favorablement à Athènes. Le duc n'a pas d'enfants, on craint que sa dynastie ne s'éteigne avec lui et on demande plus que jamais le prince Alfred. Une panique s'est emparée de la population dans la soirée du 14 janvier; le bruit courait qu'une révolution était imminente, et qu'on préparait un coup de main destiné à renverser M. Bulgaris et ses collègues.

Les magasins se sont immédiatement fermés; les citoyens se hâtaient de rentrer chez eux; la ville était dans l'attente de quelque grand événement.

Le gouvernement a pris des mesures énergiques et est parvenu à rassurer la population.

On signale dans la Chambre une certaine opposition contre les membres du Gouvernement provisoire et on s'attend à ce qu'ils n'aient pas la majorité en leur faveur.

Un télégramme, du 22, dit que quelques partisans du roi Othon ont excité des troubles dans la Magne et la Laconie. On expédie des troupes de ce côté.

Pour extrait : J. REBOUX.

Turquie.

Les lettres de Constantinople, du 14 janvier, portent que l'Angleterre avait obtenu de Saïd-Pacha l'autorisation de prolonger le railway du Caire à Kennek et de là à l'ancien port de Bérenice, sur la mer Rouge.

L'Angleterre sollicite de la Turquie l'autorisation de faire de nouvelles études pour le railway de la vallée de l'Euphrate jusqu'à Bagdad.

Moyennant ces concessions, le Cabinet de Saint-James cesserait toute opposition au canal de Suez. L'affaire est considérée comme arrangée.

Le Sultan a fait permuter le ministre des finances Nevres avec le prince égyptien Mustapha, ministre de l'instruction publique. Hus-ein-Pacha est chargé de la reorganisation de l'armée.

D'après un bruit recueilli par la Presse de Vienne, le prince Alexandre Couza songerait à abdiquer en faveur du duc de Leuchtenberg.

Des dépêches particulières, qui nous arrivent directement de Bucharest, et qui sont plus précises que la date de la publication de la feuille viennoise, dit la Patrie, ont fait mention de rien de semblable.

On continuait seulement à prévoir le cas où le prince Alexandre, faisant usage comme il l'a fait déjà, en conformité de la convention du 19 août, de sa prérogative constitutionnelle, se verrait peut-être dans la nécessité de dissoudre la Chambre.

Une telle mesure excluirait logiquement nous n'avons pas besoin de le faire remarquer, les projets d'abdication que la Presse prête à l'un des Principautés.

Pour extrait : J. REBOUX.

Mexique.

Les lettres de la Vera-Cruz vont jusqu'au 15 décembre.

Le Constitutionnel résume ainsi sa correspondance :

On a de très bonnes nouvelles de la brigade Douay, qui a commencé son mouvement en deux colonnes, l'une sous les ordres du général Douay, l'autre commandée par le colonel L'Hérillier, du 99^e de ligne.

La première était arrivée à Palmar le 4 au soir, sans avoir eu de combat à livrer; la seconde s'est emparée de San Andrés, après un brillant engagement de cavalerie.

La nécessité de faire évacuer Orizaba par une partie de la garnison, dans le but de laisser place aux troupes qui y arrivaient chaque jour et qui encombraient déjà la ville; l'épaissement prochain et

facile à prévoir, avec une garnison de plus de 8.000 hommes, des denrées qui arrivaient péniblement de Vera-Cruz; le besoin d'assurer le plus promptement possible à l'armée des ressources pour l'avenir, et de créer entre Orizaba et Puebla une place approvisionnée de telle sorte qu'elle puisse se passer entièrement du secours de la Vera-Cruz; — la certitude de trouver les ressources nécessaires sur le plateau, et l'utilité de rassurer, par la présence des troupes françaises, les gens bien disposés pour elles, et qui encourageaient les mauvais traitements des juaristes; telles sont les considérations qui ont dû motiver le mouvement de la brigade Douay.

La colonne, directement commandée par le général Douay, a mis quatre jours à atteindre Palmar. Elle a bivouaqué le premier à Tecanaluca; le second elle a gravi les Cumbres, le troisième elle était à la Caniada; le quatrième à Palmar, chassant devant elle la cavalerie de Carjal.

De son côté, le colonel L'Hérillier arrivait le 4 décembre à San-Andrés, après avoir surpris de nuit un poste de cavaliers, en avant du village, et fait, au point du jour, brillamment charger, par un escadron du 4^e chasseurs d'Afrique, cinq cent cavaliers appuyés par de l'infanterie.

Les Mexicains eurent une vingtaine de morts et blessés, et laissèrent autant de prisonniers. Cette troupe ennemie était, paraît-il, un ramas de brigands de la pire espèce.

Voilà donc les troupes d'avant-garde sur le plateau. Leur santé et leur moral ne laissent rien à désirer.

Elles ont trouvé à San-Andrés des approvisionnements considérables qui n'avaient pas été brûlés; les haciendas environnant Palmar renferment également des denrées nombreuses qui assurent l'alimentation de tout le corps expéditionnaire, et lui permettent de poursuivre rapidement sa marche victorieuse sur Puebla.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 26 janvier.

Le Morning-Post dit que la candidature du prince de Saxe-Cobourg au trône de Grèce est abandonnée.

Le même journal et le Daily News envisagent l'insurrection de la Pologne comme un acte de désespoir ne pouvant pas réussir.

Le Morning-Post recommande au czar de donner une constitution à la Pologne.

Turin, 25 janvier.

La nomination du vice-amiral Horace di Negro au poste de ministre de la marine, est confirmée. On assure que l'ancien ministre de l'agriculture, M. Popoli, sera nommé ministre plénipotentiaire de St-Petersbourg.

Trieste, 26 janvier.

On mande d'Athènes, en date du 22 janvier, que les partisans de la dynastie déchue se livrent à des intrigues peu sérieuses dont le seul résultat est de favoriser le brigandage surtout dans les provinces de Maana et de la Laconie.

Berlin, 26 janvier.

Des lettres de Varsovie parvenues à des maisons de Banque et portant le timbre postal de samedi, annoncent que les communications télégraphiques sont interrompues dans toutes les directions, ce qui fait que l'on est dans une grande incertitude sur les événements qui ont lieu en Pologne.

Un télégramme de Myslovitz, envoyé par un voyageur qui a quitté Varsovie dimanche matin, annonce que cette ville est tranquille.

Breslau, 26 janvier.

La Gazette de Silesie annonce que le transport des marchandises sur la ligne de la Haute Silesie à destination de Pologne a cessé. On expédie plus de marchandises de Prusse pour ce pays.

Bucharest, 26 janvier. La nouvelle relative à une prétendue abdication du prince Alexandre en faveur du duc de Leuchtenberg, est dénuée de tout fondement.

Quant aux autres bruits alarmants qui ont couru à Paris, tout se borne à un désaccord passager entre le gouvernement et l'Assemblée qui est rentrée, depuis deux jours, de ses vacances de Noël, et qui faute d'être en nombre suffisant, n'a pas encore tenu de séance.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Actes administratifs de la Préfecture.

Le n° 2 du recueil des Actes administratifs de la Préfecture du Nord (1863), contient :

I. Des instructions relatives aux engagements des anciens militaires dans la garde impériale.

II. Une circulaire sur la caisse de retraites pour la vieillesse. Nous en extrayons les passages suivants :

Le moyen le plus efficace d'intéresser les classes laborieuses à l'œuvre dont il s'agit paraît consister dans l'inscription au budget communal, où les ressources les permettent, d'une somme destinée à être distribuée, chaque année, en primes de 10 à 30 fr.

Aux ouvriers qui, par leur bonne conduite, leur assiduité au travail et leur esprit d'ordre et d'économie; par leur exactitude à envoyer leurs enfants à l'école et leur application à leur donner de bons exemples, s'ils sont père de famille, ou par leurs efforts à venir en aide à leurs parents et à se préparer des ressources pour l'avenir s'ils sont célibataires; qui en fin, par l'accomplissement de leurs devoirs de père ou de fils et de bons citoyens, se seront montrés le plus dignes d'intérêt.

Aux enfants de parents peu aisés qui auront fréquenté régulièrement l'une des écoles communales depuis l'âge de 6 ans, jusqu'à 12 ans au moins et qui se seront fait le plus remarquer par leur bonne conduite, leur application et leurs progrès.

Ces primes seraient versées à la Caisse des retraites pour la vieillesse ou à la Caisse d'épargne, dans le cas où le Bureau jugerait qu'en raison de l'âge avancé de l'ouvrier récompensé, le versement, à la première de ces Caisse, ne pourrait être fait utilement.

Elles seraient décernées le 15 août de chaque année, en séance publique et solennelle, par les soins de l'Administration municipale ou du Bureau de bienfaisance, le cas échéant.

Les Conseils municipaux pourraient aussi affecter, à ce genre de placement, une partie des sommes allouées pour distribution de prix, en faveur des élèves les plus méritants des écoles communales.

Une récente circulaire administrative rappelle aux maires de toutes les communes du territoire de l'Empire français l'obligation qui leur incombe de faire connaître, par des états envoyés à la sous-préfecture, le produit des dons, aumônes, quêtes, etc., faits en faveur des communes ou des établissements charitatifs.

MM. les receveurs des communes et de ces établissements ne seront autorisés à encaisser ces produits que sous la condition d'en informer immédiatement leurs supérieurs, le receveur particulier ou le receveur général, et de se faire délivrer par les maires, comme titre de recettes, des états que ces derniers auront certifiés sincères.

On lit dans la Presse :

Plusieurs préfets, désireux de stimuler par un acte officiel les populations de leur département, ont publié une lettre-circulaire. Parmi ces magistrats, nous devons signaler les préfets du Nord, de la Gironde,

du Morbihan, de Saône-et-Loire, du Pess- de-Calais.

Ce dernier préfet a pris un arrêté qui organise les souscriptions dans les communes et qui ordonne de les recueillir à domicile, du 1^{er} au 14 février prochain.

SOUSCRIPTION en faveur des ouvriers cotonniers de la Seine-Inférieure.

| MM. | fr. c. |
|--|----------|
| Parel, juge de paix | 20 |
| Louis Debaisieux, piqueur des travaux de la ville | 5 |
| Verhille, professeur | 5 |
| Les archers de la société St-Sébastien (Estaminet du Carroussel), produit d'une collecte | 22 50 |
| Société de la Concorde — produit d'une collecte | 35 40 |
| Etablissement de M. L. Cordonnier | |
| M. Louis Cordonnier | 500 |
| Les employés et contre-maîtres | 200 |
| Les ouvriers. Une heure de travail supplémentaire par semaine pendant deux mois. — Produit de la 1 ^{re} semaine | 101 35 |
| Total | 889 25 |
| Listes précédentes | 6,098 04 |
| Total général | 6,987 26 |

Nous apprenons que la compagnie des Mines de Béthune vient de mettre à la disposition du Bureau de Bienfaisance de Roubaix six cents hectolitres de charbon.

On ne saurait trop louer ce nouvel acte de générosité; puisse-t-il avoir des imitateurs!

Le banquet qui réunit chaque année les membres de la Société de la Concorde, à l'occasion de la fête de Saint Paul, a eu lieu dimanche dernier avec un entrain et une cordialité remarquables.

Le président de la société a porté un toast à l'Empereur, qui a été accueilli par de chaleureux applaudissements. Un autre toast à l'administration municipale a été applaudi avec une flatteuse unanimité.

Le soir, pendant le bal, le président ayant proposé aux sociétaires de venir en aide aux ouvriers cotonniers de Rouen, une collecte a produit 35 fr. 40 c., qui seront versés à la recette générale. Le bal, qui a été fort animé, s'est prolongé jusqu'à minuit.

Il serait à souhaiter que dans toutes les réunions de ce genre, et surtout en raison des circonstances actuelles, on voulait bien ne jamais oublier la part des malheureux.

Un incendie s'est déclaré aujourd'hui, vers deux heures, dans l'atelier des batteurs, dépendant de la filature de MM. Motte-Bossut et Cie.

La pompe de l'établissement manœuvrée avec promptitude a suffi, fort heureusement, pour empêcher les flammes d'atteindre le bâtiment principal.

L'incendie a été assez rapidement éteint. Les pertes sont peu importantes.

Un banquet réunissait dimanche dernier les archers de la société St-Sébastien, à l'estaminet du Carroussel. Les sentiments de la plus parfaite cordialité n'ont cessé de régner entre tous les membres de cette réunion dont le président a porté un toast à l'Empereur.

Des applaudissements enthousiastes ont répondu à ce toast.

La proposition faite par un sociétaire, de venir en aide aux malheureux ouvriers de la Seine-Inférieure a reçu un excellent accueil. Le produit d'une collecte s'élevant à fr. 22.50 a été versé au bureau du Journal.

maître en moi ! ne m'en voudrez-vous pas de l'exprimer ?

— Comment le savoir d'avance ? demanda-t-elle en reprenant son ton espiègle.

— Voulez-vous poser un instant ? Je désire vous dessiner, et, de préférence, telle que vous voilà en ce moment ! Ah ! attendez, attendez ! Restez dans cette attitude.

Il tira précipitamment son portefeuille, en arracha un feuillet, saisit le crayon, s'assit sur un banc du jardin près de la vieille table de pierre et se mit à dessiner à grands traits la petite enchanteuse, telle qu'elle était là devant lui, gracieuse et ravissante, avec son joli chapeau de paille sur la tête, et sa corbeille de fleurs à la main.

Le rapide travail termine, il se leva pour la remercier et pour comparer encore une fois le croquis avec l'original. Hortense lut alors dans ses regards un langage d'une éloquence que n'auraient pu avoir ses paroles; elle rougit et baissa les yeux.

C'est le mois prochain, dit-elle d'une voix lente, l'anniversaire de la naissance de papa et...

Nous lui ferons le surcroît de ce trait, interrompit Gôth, d. comprenant bien son intention. Mais... une copie doit...

— Adieu, monsieur Bandler !

Hortense n'écoula plus rien et traversa la cour avec l'agilité d'un chevreuil.

— Etait-ce par hasard ou était-ce un indice du sentiment qui s'éveilla dans ce cœur virginal ? — Bref, une des plus bel

les roses de la corbeille gisait dans l'herbe. Gôthard s'empressa de la ramasser, la mit à sa boutonnière, et sut en elle; un peu plus loin, quand il fut à l'abri de tout regard curieux, il pressa la fleur sur ses lèvres — manœuvre qu'il répéta de cinq en cinq minutes jusqu'à son arrivée à Walby.

CHAPITRE XXIV

Les derniers devoirs étaient rendus à Dahl, généralement estimé et regretté. Selon l'usage en pareil cas, son digne beau-frère s'occupait de liquider la succession.

Hermann ne refusait pas son concours quand sa présence était indispensable; mais on voyait bien qu'il abandonnait volontiers au docteur le soin de cette affaire.

Hulda était rentrée sous le toit paternel aussitôt après la mort de son oncle. Quant à Hermann, bien qu'on lui eût préparé, dans la maison du docteur, ses anciennes chambres qu'il aimait tant, un sentiment de délicatesse le retenait chez sa belle-mère.

Du reste, il allait voir la famille Bandler une ou deux fois le jour, et l'entretien intime fraterne se semblait retendre, un à peu près, entre sa cousine et son beau-père.

ni en présence des parents de Hulda, ni en tête à tête avec elle, il ne prononçait plus jamais un seul mot passionné comme ceux qui s'étaient échappés de ses lèvres, au moment de son retour, alors que son cœur débordait de félicité. Il s'efforçait même de commander à ses regards, et quand leurs éclairs n'effrayèrent plus Hulda, elle vint à lui, de son propre mouvement, comme une co-

lombe effarouchée que ramènent les sons flatteurs d'une voix connue.

Souvent ils se retrouvaient, seuls ensemble, sur le sofa vert de ce petit cabinet où Hermann avait tant de fois bercé dans ses bras sa cousine tout enfant, ou plus tard, assis à ses côtés comme aujourd'hui, il ouvrait sa jeune intelligence et son cœur ingenu à des idées abstraites d'un ordre élevé; où elle voyait, par les yeux d'Hermann, des choses qu'elle ne pouvait concevoir d'elle-même, et où il versait, pour ainsi dire, dans l'âme de la jeune fille, les impressions pures et nettes de la sienne.

A tous ces souvenirs, à la pensée du doux espoir qui avait si souvent précipité les battements de son cœur, il soupirait, et son œil plein de mélancolie se baissait pour fuir le regard souriant de Hulda, arrêté sur les nombreux dessins de son enfance.

Un soir, ils étaient assis à cette même place, si chère à Hermann, tandis que Caroline visitait une amie, et le docteur ses malades.

Son métier devant elle, Hulda brodait un sac de nuit pour son cousin, qui lui lisait l'Azet de Tegner, mais il venait de déposer le livre et tous deux gardaient le silence.

Enfin Hulda, essayant une larne encore suspendue à ses cils soyeux et longs qui ombraient l'azil voile de ses yeux, demanda d'une voix affectueuse :

— « Où vas-tu, Hermann ? on dirait que tu souffres de la poitrine : tu respiras parfois avec tant de peine et tu portes si fréquemment la main à ton cœur ! Dis, est-ce malade ? »

— Non, Hulda; mais en revenant de Stockholm, j'ai voyage par des nuits bou-

mides et je suis refroidi; une légère toux m'empêche de lire avec suite.

— Espérons qu'elle passera bientôt; puisque tu es médecin, il te sera sans doute facile de recouvrer promptement la santé.

— Peut-être oui, peut-être non.

Et un nuage assombrit ses traits d'ordinaire si sereins.

— Pourquoi ce langage, Hermann ? reprit Hulda, qui repoussa vivement son métier et se mit à caresser de la main le front du jeune homme, en fixant sur ses yeux un regard plein d'âme.

— Je ne puis le dire maintenant.

Il prononça ces mots avec douceur; mais sa voix trahissait une profonde et violente émotion qu'il s'efforçait visiblement de maîtriser.

Le cœur de Hulda battait de plus en plus fort, sous l'empire de pressentiments inquiets; une voix mystérieuse lui disait de fuir, de fuir bien vite, car ce moment allait peut-être décider du sort de toute sa vie; mais un autre mouvement non moins impérieux la retint; elle joignit les mains d'un air suppliant, appuya sa tête sur l'épaule d'Hermann, et murmura, en levant sur lui ses yeux remplis de larmes :

— Mon ami, mon frère, parle ! qu'est-ce qui t'agite à ce point ?

Il demeura quelques secondes absorbé dans la contemplation de ce beau visage, empreint d'amour et d'une sainte abnégation; mais cet amour n'avait rien de la terre; c'était le reflet d'un sentiment tout céleste. Puis il tourna doucement de son bras la frêle taille de sa cousine.

— Veux-tu le savoir, Hulda ? Veux-tu savoir ce qui gronde ici ? demanda-t-il, en lui prenant une main qu'il se posa sur le cœur.

Elle ne répondit que par des larmes; elle tremblait si fort qu'elle ne put proférer une parole.

— Oh ! ne pleure pas ainsi ! s'écria-t-il d'une voix touchante, la douleur peinte sur ses nobles traits. Calme-toi, je me tairai ! Ne crains rien, je te chéris trop pour vouloir tirer parti d'un moment d'émotion.

Jamais Hermann n'achètera le bonheur de sa vie par une atteinte aux droits les plus sacrés du cœur d'une femme.

A ces mots, il se leva, déposa doucement la tête de la jeune fille sur le coussin du sofa, et sortit, disparaissant avec une mâle énergie les passions déchaînées dans son sein.

Restée seule, Hulda étendit les bras vers lui, en s'écriant avec une anxiété poignante :

— O Hermann ! Hermann ! est-ce donc là le prix de tous tes soins ! N'as-tu fait de moi une autre moitié de toi-même qu'afin de voir un jour la plus noire ingratitude récompenser ta tendresse ? Enfin le bandeau est tombé de mes yeux; maintenant je connais, je comprends les sentiments. Dieu ! pourquoi ai-je le malheur de ne pouvoir y répondre comme tu aurais le droit de l'exiger, si... O Hermann, je t'aimerai toute ma vie comme une sœur fidèle ; je serai ton esclave, je ferai tout ce que tu m'ordonneras, je mourrai pour toi, s'il le faut; mais ta femme... non, non, mon cœur se révolte à cette idée... Et pourtant, s'il le voulait, pourrais-tu bien lui dire non ? L'oserai-je ? O mon Dieu, mon Dieu !

Elle pleura jusqu'à ce que son extrême agitation eût épuisé ses forces et fait place à un morne accablement.

M^{lle} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)